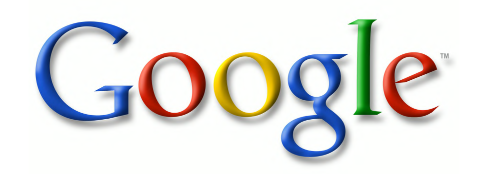
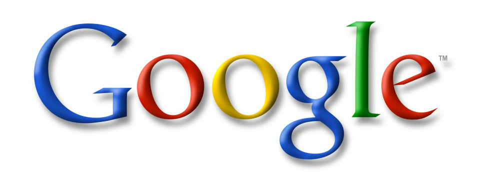
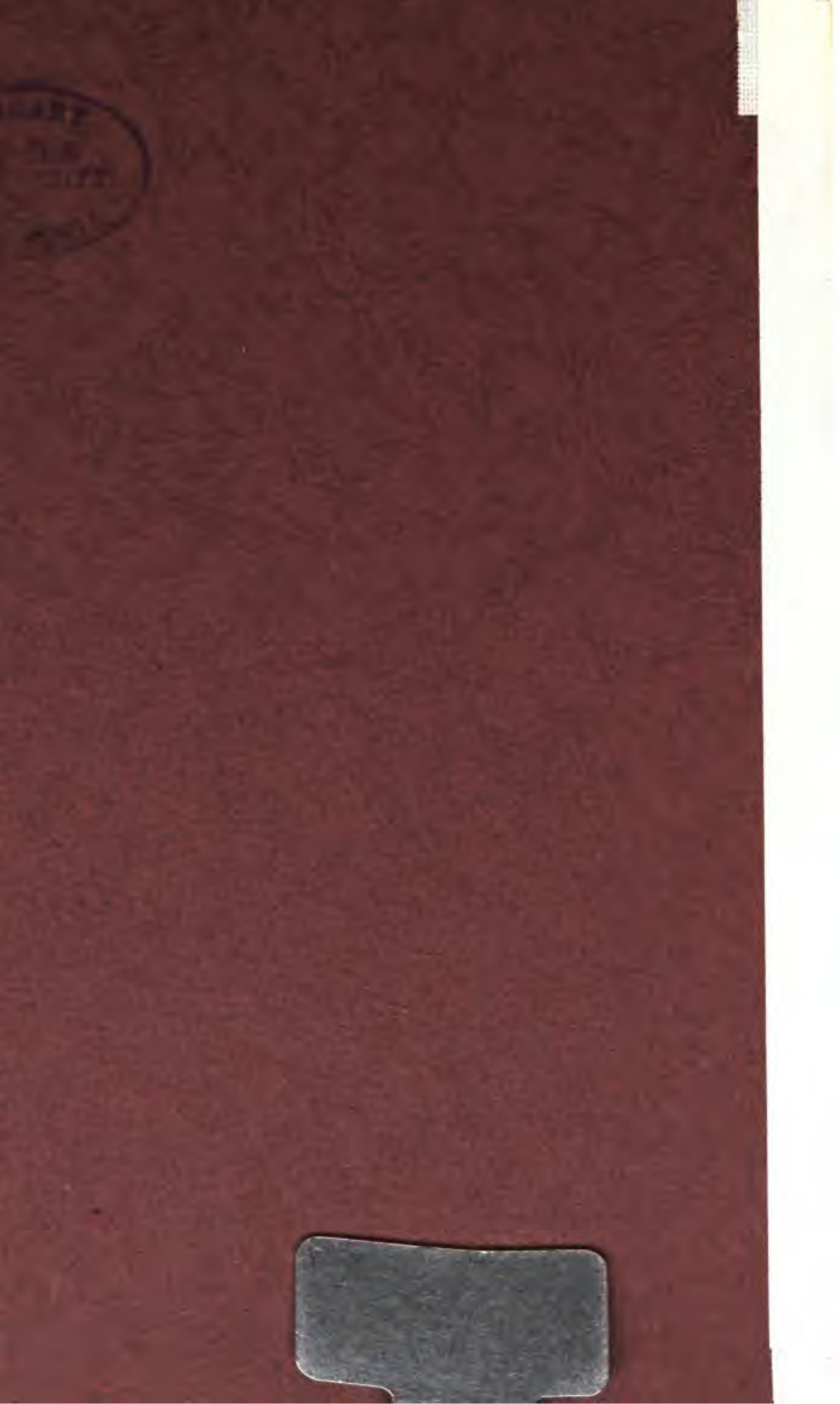

Google



Desaugiers





LES
MARIS SANS FEMMES
OU
UNE HEURE DE PATERNITÉ

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. DÉSAUGIERS ET GENTIL,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 26 NOVEMBRE 1823.

PRIX : 1 FR. 50 CENT.



PARIS,

CHEZ J-N. BARBA, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES ŒUVRES DE MM. PICARD PIGAULT-LE-BRUN, ET ALEX. DUVAL.

PALAIS-ROYAL, DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, n°. 51.

1824.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
CLARISSE DE St. - YVES, jeune veuve	Mlle VICTORINE.
DERMONT, riche propriétaire	M. GUILLEMIN.
D'HERICOURT, son neveu	M. LAFONT.
M. BERNARD, marchand	M. PHILIPPE.
Mme BERNARD, sa femme	Mme GUILLEMIN.
MATHURINE, nourrice et fermière.	Mme BRAS.

La scène se passe à Corbeil, près Paris.

IMPRIMERIE DE HOCQUET

LES MARIS SANS FEMMES

VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le Théâtre représente une place de village; à droite du public un pavillon saillant, dont la porte donne sur le théâtre, et la fenêtre du côté du public; à gauche la ferme de Mathurine.

SCENE PREMIÈRE.

D'HÉRICOURT, MATHURINE.

MATHURINE, *sortant de chez elle avec d'Héricourt.*

Non, monsieur, non, vous avez beau me tourmenter depuis deux heures, je ne la réveillerai pas.

D'HÉRICOURT.

Ma chère Mme Mathurine.! . .

MATHURINE.

Rien; il n'y a pas huit jours que Mme de Saint-Ives était malade à Paris; elle vient chez sa seconde mère, chez sa bonne nourrice, pour changer d'air, elle s'en trouve bien, Dieu merci! et certainement c' n'est pas au moment où sa santé commence à se remettre, que j'irons couper son sommeil, pour lui dire... quoi?

D'HÉRICOURT.

Des choses du plus grand intérêt pour elle; et si vous l'aimez...

MATHURINE.

Si j' l'aimons? un enfant qu' j'ons nourri, qu' j'ons vu grandir; qui m'a invitée à sa noce, il y a dix-huit mois, et dont j' devions nourrir l' premier enfant; si l' défunt... Mais l' pauvre cher homme, il était d'un âge où c' qu'il faut plutôt penser à faire son paquet qu'aut' chose... aussi la v'là depuis treize mois dans un veuvage ben dur, à dix-neuf ans...

D'HÉRICOURRT.

Et qu'il est temps de faire cesser.

MATHURINE.

C'est ben itou mon avis; mais c'te fois ici qu'elle est maîtresse d' son choix, faut qu'alle vous prenne un mari qui ait ses goûts, son âge...

D'HERICOURT.

Qui sache apprécier ses talens, ses charmes...

MATHURINE.

Qui ne dise pas non, quand elle dira oui.

D'HERICOURT.

Digne enfin du trésor qu'il possédera.

MATHURINE.

Du trésor, c'est le mot!...

D'HERICOURT.

Eh bien! bonne Mathurine, ce mari-là est trouvé.

MATHURINE.

Il est trouvé!

D'HERICOURT.

Du moins, je l'espère.

MATHURINE.

Vous le connaissez?

D'HERICOURT.

Beaucoup.

MATHURINE.

Où est-il?

D'HERICOURT.

Dans ce village.

MATHURINE.

Dans ce village!.. j' n'ons pourtant vu personne...

D'HERICOURT.

C'est que vous n'avez pas bien regardé.

MATHURINE, *avec finesse.*

Attendez donc, v'là que vous m' faites penser... j'ons vu deux ou trois fois... avant-hier encore, roder, vers la brune, un jeune homme.

D'HERICOURT, *vivement.*

Un jeune homme!

MATHURINE.

Vous v'là pris, et ce mari-là n'est autre que vous.

D'HERICOURT.

Moi!

MATHURINE.

Vous-même, j'ons voulu vous arracher vot' secret, et je l' tenons, et puis, quand même...

Air : *Ainsi jadis un Ménestrel.*

Se lève-t-on avant l' soleil ?
Met-on son cheval tout en nage ?
Est-on drès huit heur' à Corbeil ;
Lorsque l' cœur n'est pas du voyage?
Allez, pas d' détours superflus,
N' fait's pas avec moi l' bon apôtre:
J'en ai tant vu, comm' disait c' t'autre, (*bis.*)
Qu'on n' peut pas m'en r'montrer là-d'sus.

D'HERICOURT.

Eh bien oui, ma chère Mathurine, (car je vois bien qu'on ne peut rien vous cacher ;) oui, j'aime Mme de Saint-Ives, j'en suis aimé...

MATHURINE.

Alors ça doit aller tout seul.

D'HERICOURT.

Eh ! mon Dieu ! non ; le seul parent qui me reste, un maudit oncle, que j'honore, et qui m'aime comme son fils, s'oppose à mon bonheur, et me menace de me déshériter, si je me marie.

MATHURINE.

Cet oncle - là a une drôle de manière d'aimer les gens !

D'HERICOURT.

Il est l'ennemi juré du mariage.

MATHURINE.

V'là ben les vieux garçons !

D'HERICOURT.

Garçon ? il est veuf de sa troisième femme.

MATHURINE.

Bah ! il faut donc qu'il ait toujours été...

D'HERICOURT.

Malheureux au-delà de l'expression ; mais qu'est-ce que cela prouve ? c'est qu'il a toujours mal choisi ; au lieu que ma chère Clarisse...

MATHURINE.

Ah ! c'est ça une femme ! bonne, douce comme il n'y en a plus ! toujours chantant, dansant ; et quand elle en a assez, c'est le tour de ses pinceaux et de ses couleurs ; elle a déjà peinturluré tout l' pays : elle a fait avant-hier le portrait de mon beau cerisier, d' mes deux moulins, et d' mes trois moutons, qu'on jur'rait qu'ça remue, qu'ça tourne et qu'ça parle au naturel.

D'HERICOURT.

Mais voyez donc si elle s'éveillera! de grâce, ma bonne Mathurine, maintenant que vous savez le motif qui m'amène...

MATHURINE.

Encore un peu de patience.

D'HERICOURT.

Il est huit heures, mon oncle arrive à midi, et si je ne suis pas à Paris pour le recevoir... (*Ecoutant.*) N'entends-je pas?

MATHURINE.

Non, mais ça ne peut pas tarder.

D'HERICOURT.

Qu'elle est heureuse de pouvoir reposer aussi tranquillement! si elle pensait à moi comme je pense à elle...

MATHURINE.

Air : *du Vaud. de Farinella.*

V'là comm' les amoureux sont tous,
Ils s' fâchont pour un' bagatelle,
Et p'têt' ben qu'ell' rève de vous,
Lorsqu'ici vous vous plaignez d'elle.

D'HÉRICOURT.

Quand on aime, on dort moins long-tems.

MATHURINE.

Qu' ça n' vous caus' pas d'inquiétude. (*bis.*)
L' défunt avait plus d' soixante ans,
Et c'est l'effet de l'habitude.

Mais j' vois qu' vous n'y t'nez plus, et j'ai pitié de vous. (*Elle va pour sortir, madame de Saint-Ives survient.*) Là quand j' vous l' disais... (*Elle entre chez Mad. de Saint-Ives.*)

SCENE II.

D'HERICOURT, CLARISSE, *un papier de musique à la main.*

CLARISSE.

Ce motif est divin!

D'HERICOURT.

Enfin, c'est vous, ma chère Clarisse!...

CLARISSE.

Eh quoi! d'Héricourt? de si bonne heure à la campagne!

D'HERICOURT.

Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit.

CLARISSE.

Quelque bal, sans doute, quelque fête?

D'HERICOURT.

Des fêtes! en est-il sans vous? Apprenez que mon oncle arrive ce matin.

CLARISSE.

M. Dermont? Eh bien! entend-il enfin raison?

D'HÉRICOURT.

Lui? il arrive plus que jamais décidé à s'opposer à mon mariage, et à me déshériter si je cède pas à ses volontés, mais nous verrons... j'ai une tête aussi...

CLARISSE.

Je vous l'ai dit, d'Héricourt; quel que soit le bonheur que me promette le titre de votre épouse, je ne consentirai jamais à l'acheter par la perte de votre fortune et peut-être le malheur de votre vie entière.

D'HERICOURT.

Et vous m'aimez, Clarisse!

CLARISSE.

Puis-je vous en donner une plus forte preuve?

D'HERICOURT.

Oui, et c'est le but de mon voyage.

CLARISSE.

Eh bien! qu'exigez-vous?

D'HERICOURT.

Votre parole que si mon oncle persiste dans sa résolution, vous me permettrez de vous présenter à lui.

CLARISSE.

Vous voulez?..

D'HERICOURT.

Qu'il vous voye, qu'il vous entende, et je ne doute pas que vous ne triomphiez de son ridicule préjugé.

CLARISSE.

Ce serait m'exposer à une épreuve...

D'HERICOURT.

Si vous me refusez, je croirai que vous ne m'avez jamais aimé, et il m'en coûtera moins de renoncer à l'existence qu'à la seule espérance qui me la faisait chérir.

CLARISSE, *gaiement.*

Il y va de la vie?... votre oncle me verra.

D'HERICOURT.

Vous me le promettez?

CLARISSE.

Quelle plus sûre garantie en voulez-vous que la menace que vous venez de me faire ?

D'HERICOURT.

Vous êtes à moi !

CLARISSE.

Je n'ose le croire.

D'HERICOURT.

Vous êtes à moi! mon oncle, tout prévenu qu'il est contre les femmes, n'est pas insensible aux charmes des arts, et voici mot pour mot ce qui va nous arriver. Vous paraissez; ce que votre esprit, vos grâces ont commencé, vos talens l'achèvent ; il abjure ses préventions, il vous nomme sa nièce ; il n'a pas d'enfans, nous lui en tenons lieu ; il nous appelle dans sa terre en Picardie, elle est magnifique, vos attraits l'embellissent encore, nous nous y fixons, et là, loin du monde qui nous oublie, au sein d'une petite famille que chaque année voit augmenter, vous prouvez à notre oncle enfin désabusé, que le malheur l'avait rendu injuste, et que malgré les trois fâcheuses épreuves qu'il a faites du mariage, il est encore des femmes qui font l'ornement de leur maison, le bonheur de leur ménage et la gloire de leur sexe.

CLARISSE.

Vous improvisez là un roman fort séduisant, sans doute; un seul chapitre m'en déplaît.

D'HERICOURT.

Lequel ?

CLARISSE.

Celui du séjour en Picardie ; nous ne sommes pas encore d'âge ni l'un ni l'autre à renoncer au monde ; la campagne a des attraits sans doute, mais la capitale a bien les siens aussi, et j'espère que l'un des articles du contrat sera que nous ferons de Paris notre principal séjour.

AIR : *On a tout dit.* (de M. Adam.)

C'est à Paris (*bis.*)
Que l'esprit, que le cœur s'inspire,
C'est à Paris (*bis.*)
Que des arts on sent tout le prix,
Où brillent de leur noble empire
Les favoris ?
C'est à Paris.

Moi, déserter les doux concerts,
Où Regnault, où Pollard m'enivre !
Moi, fuir les chefs-d'œuvre divers,
Que Vernet, que Guérin nous livre !
Ah ! plutôt renoncer à vivre ! . .
C'est à Paris, etc.

D'HERICOURT.

Vous parlez en artiste, et moi je vous réponds en amant.

Même air.

C'està Paris (*bis.*)
Qu'on traite l'amour de délire,
C'est à Paris (*bis.*)
Qu'on se rit d'un cœur bien épris.
Si, contre vous on conspire,
Pauvres maris,

C'est à Paris,

Quel est le sort de maint époux ?
A sa femme chacun veut plaire,
S'il s'en offense il est jaloux,
S'il le souffre il est débonnaire ;

Ensemble. { Comment donc, comment doit il faire ?
CLARISSE.
Vous avez beau dire et beau faire.

Ensemble. { DERMONT.
C'est à Paris (*bis.*)
Qu'on traite l'amour de délire,
CLARISSE.
C'est à Paris. (*bis.*)
Que l'esprit, que le cœur inspire, etc.

SCENE III.

Les Mêmes, MATHURINE.

MATHURINE, *sortant du pavillon.*

Madame, vot' déjeûner est prêt ; Justine vous attend pour le servir.

CLARISSE.

Donnez-moi la main, D'Héricourt, c'est un repas frugal qui s'accordera parfaitement avec votre goût pour la vie champêtre. *Il entre dans le pavillon.*

SCENE IV.

MATHURINE, seule, les regardant s'en aller.

Ça f'rait-il un joli couple !... c' n'est pas comme les père et mère du nourrisson que j'ons depuis deux mois. Ah ! l' drôle de ménage ! je n' les ons pas vus une seule fois d'accord, et qu'est-ce qui met comme ça la guerre entre eux ? c' qui ordinairement ramène la paix chez les autres... leur enfant, quoi ? C' M. Bernard est si vaniteux d'être père, qu'il prendrait volontiers une trompette et deux tambours pour le faire savoir à tout l' monde, comm' si c'était un miracle ; tandis qu' sa femme, tout au contraire, n' veut pas seul'ment qu' personne s' doute qu'elle est mariée, comme si c'était une honte, et si je l' sais, moi, Mathurine, qu' allaite l'enfant, c'est qu'elle n'a pas pu me l' cacher... j' connaissons si ben toutes ces manigances-là.

Air : *Suzon sortait de son village.*

Un' belle dame d' Paris m'amène
En tapinois un p'tit marmot,
S' disant sa tante ou sa marraine,
Pour ne pas dire le fin mot.
Elle a beau faire,
A sa magnière
De me prier,
D' ben veiller, d' ben choyer,
Puis à sa mine,
Inquièt', chagrine.
Quand vient l' moment
D' s'éloigner de l'enfant,
J' perçons tout d' suite le mystère,
Dont elle espérait s'env'lopper,
Un' nourrice peut quelq' fois s' tromper,
Mais c' n'est pas sur la mère.

Elle regarde à la cantonnade.

Ah ! mon Dieu, qu'est-ce que je vois donc là-bas ? un coucou ; c'est M. Bernard, Dieu m'pardonne, et sa femme avec lui. Allons vîte mettre, sans qu'ça paraisse, un maillot et un béguin blanc à l'enfant.

Elle entre chez elle.

SCÈNE V.

M. BERNARD, Mme BERNARD.

M. BERNARD, *fredonnant d'un air triomphant, l'air de l'Amour Filial.*

Que je suis heureux d'être père,
Mon fils est mon...

Mme BERNARD, *lui mettant la main sur la bouche.*

Voulez-vous bien chanter moins haut, et ne pas vous faire un malin plaisir de divulguer, à tout bout de champ, un mariage qui, pour raison, doit être secret.

M. BERNARD.

Pour raison, pour raison! ta raison n'a pas le sens commun, ma femme.

Mme BERNARD.

Ma femme! toujours ma femme? Pour la dernière fois, M. Bernard, je vous défends de me nommer autrement que ma sœur, ou ma commère....

M. BERNARD.

Appeler ma femme, ma commère! quand je pense...

Mme BERNARD.

Ce n'est que sous l'un de ces noms que je viens tous les mois voir notre enfant, et vous savez que cette clause a été une des conditions de notre mariage.

M. BERNARD.

Sans doute. Le bonheur de te posséder, m'a fait passer par tout ce que tu as voulu; mais je croyais que ce mystère serait l'affaire de quelques jours, et voilà douze grands mois que je suis obligé d'étouffer... Que diable, il est temps que tu sois la mère de mon enfant.

Mme BERNARD.

Contentez-vous d'en être le père, et ne vous plaignez pas... Faut-il vous redire, pour la centième fois, la cause du mystère que je fais de notre union? et ne pourrez-vous jamais vous mettre dans la tête qu'après m'être déclarée, pendant quinze ans, l'ennemie du mariage, et avoir cherché à en détourner toutes mes voisines, je ne peux pas m'avouer mariée, sans m'exposer aux plaisanteries, aux quolibets, aux gorges-chaudes de tout notre quartier, peuplé de langues, Dieu sait!...

M. BERNARD.

Je conviens qu'elles sont toutes assez mauvaises, sans en excepter une.

AIR : *Sortez à l'instant.*

Le perruquier du quartier
Médit du cabarretier,
Qui médit du fruitier,
Qui médit du charcutier,
Qui médit du papetier,
Qui médit du ferblantier,
Qui médit du bottier,
Qui médit du cafetier,
La vieille mercière
Dit que le libraire
Fut jadis, à Châlons,
Marchand d'habits vieux galons ;
Et notre portière
Dit que la laitière
Vend son lait bien plus cher
Au vieil huissier qu'à son clerc :
Le chapelier dit tout bas
Que du cordonnier Thomas,
A Marbeuf, la moitié
Trouva chaussure à son pied,
Et la femme au cordonnier
Dit tout haut qu'au chapelier
Un sous-chef de bureau
Donne un fort vilain chapeau.
J'entends dire à la lingère
Que notre propriétaire
Refuse à sa ménagère
Schall, robe et souliers ;
J'entends dire à l'herboriste
Que la femme du dentiste
  Mange volontiers
  A deux rateliers...
Bref, de notre cher quartier,
Cancanner est le métier,
Chefs, commis, fabricants,
Ne vivent que de cancans.
On cancanne en déjeûnant,
On recancanne en dînant,
C'est cancan sur cancan
Qui finiront, Dieu sait quand !

Mme BERNARD.

Vous voyez donc bien que j'avais raison.

M. BERNARD.

Mais enfin, jusqu'à quand serai-je obligé de concentrer dans mon sein, un sentiment qui est prêt à se trahir à chaque caresse et à chaque petite mine de cet innocent ?

Mme BERNARD.

Vous le concentrerez jusqu'à ce que nous soyons déménagés de Paris, ou du moins du quartier.

M BERNARD.

Eh bien! déménageons donc, et que cela finisse.

Mme BERNARD.

Déménager, déménager! vous en parlez, comme si cela ne coûtait rien.

M. BERNARD.

Cela coûte toujours moins que de retenir l'élan de la paternité. Ainsi, partons pour Pékin, Nanterre, Carcassonne, ou Vaugirard; mais qu'enfin je puisse reconnaître mon héritier, et me régaler tout à mon aise de ses baisers enfantins.

Mme BERNARD.

Croyez-vous que ce mystère m'amuse plus que vous, et qu'il ne tarde pas autant à mon cœur qu'au vôtre de le voir finir... Mais, au nom de mon repos et de mon bonheur ne le divulguez pas encore.

M. BERNARD.

Allons, j'attendrai donc le déménagement; mais de quoi diable, aussi, as-tu été t'aviser de clabauder contre le mariage?

Mme BERNARD.

J'avais mes motifs.

M. BERNARD.

Veux-tu que je te les dise, tes motifs? Nous sommes seuls; tu étais un peu jalouse de voir toutes les demoiselles de ta rue, mariées avant qu'aucun épouseur fût encore venu frapper à ta porte.

Mme BERNARD.

Comment, aucun épouseur!

M. BERNARD.

Au reste, tu n'as pas perdu pour attendre, et je crois t'avoir bien vengée.

Mme BERNARD, *à part, ironiquement.*

Oui!

M. BERNARD.

Air : *En revenant du château.* (De M. Bérat.)

Il m'en souvient toujours,
C'est dans la rue aux Ours
Que le dieu (*bis*) des amours
Vint embellir mes jours
Dans leurs rapides cours
Qu'ils nous semblèrent courts

Les beaux jours (*bis*).
Ecoulés rue aux ours. (*bis*).

Mad. BERNARD, *voulant sortir.*

Oh ! oui, c'était charmant,
Mais allons voir l'enfant...
C'est plus intéressant.

M. BERNARD, *la retenant.*

Et le jour où plein d'ivresse,
Je te fis de ma tendresse
Le délicat aveu...
Je vois encor le lieu,
Ta robe était vert pomme et ton chapeau gros bleu.

Mme BERNARD.

Ah ! quelle patience il faut avoir !

M. BERNARD.

Je tombai à tes genoux. (*Contrefaisant la voix de sa femme.*) O ciel ! que faites-vous, imprudent ?

Mme BERNARD.

Vous êtes d'un ridicule !

M. BERNARD, *de même.*

Si on venait. (*Reprenant sa voix.*) Ne craignez rien, j'y ai l'œil, et tu ajoutas d'un air tendre...

Mme BERNARD, *voulant se débarrasser de ses mains.*

Me lâcherez-vous, à la fin.

M. BERNARD.

(*Reprise de l'air.*)

Il m'en souvient toujours,
C'est dans la rue aux Ours
Que le dieu (*bis*) des amours
Vient embellir mes jours (*bis*).
Dans leurs rapides cours,
Qu'ils nous semblèrent courts
Les beaux jours (*bis.*)
Ecoulés rue aux Ours. (*bis.*)

Ensemble (*)

Mad. BERNARD.

Oh ! quel flux (*bis.*) de discours ! . (*bis*)
Vous vous croyez toujours
Au tems des troubadours,
Laissez-là vos amours,
Laissez-là vos beaux jours,
Vos amours,
Vos beaux jours,
Et votre rue aux Ours. (*bis.*)

(*) L'ensemble ne commence qu'après le premier vers de M. Bernard.

SCENE VI.

Les Précédens, MATHURINE.

MATHURINE, *à part.*

L'enfant est si beau que personne ne croirait qu'il est à eux. (*Jouant la surprise.*) Eh! mais, je ne me trompe pas, c'est M. et Mme Bernard; Ah ben! par exemple, si je vous attendais aujourd'hui...

M. BERNARD.

C'est pourtant le premier du mois.

MATHURINE.

Bah! est-ce que c'était hier...

M. BERNARD.

Samedi, 31.

MATHURINE.

Tiens, c'est vrai, jour de marché.

M. BERNARD.

Et nous vous apportons le savon et le sucre d'usage.

Mme BERNARD.

Comment va l'enfant?

MATHURINE.

Comme vous et moi... vous allez le voir, il a percé hier sa première dent.

M. BERNARD.

Dis donc, moumoute, sa première dent!

Mme BERNARD.

Pauvre petit chat! ah çà! Mme Mathurine, je n'ai pas besoin de vous demander si vous avez gardé le secret sur...

MATHURINE.

Ah! pardi! j'en ai gardé ben d'autres, et de plus scabreux que celui-là.

M. BERNARD.

C'est bien; allons, ma femme.

Mme BERNARD.

Encore, ma femme!...

M. BERNARD.

Ah! ma foi, c'est lâché.

MATHURINE.

Vous allez voir un enfant d'une douceur! dam, c'est qu'en même temps que la santé, je leur faisons le caractère...

croiriez-vous que d'puis qu'il est cheux nous, il ne lui est pas arrivé de pleurer une seule fois?

(*On entend l'enfant crier.*)

M. BERNARD.

Qu'est-ce que c'est donc que ça?

MATHURINE.

Ah! par exemple, v'là du nouveau.. faut croire que ce p'tit imbécille de Jacquot l'aura laissé tomber.

M. et Mme BERNARD.

Tomber... (*Ils entrent en courant chez Mathurine.*) Pauvre enfant, courons vîte!

MATHURINE, *qui les suit, s'arrête en voyant d'Héricourt sortir du pavillon.*

Eh bien! quoi qu'il y a de nouveau?

D'HERICOURT.

Tout ira bien, je l'espère.

MATHURINE.

A la bonne heure donc.. J'ai là du monde, je vous laisse.

SCENE VII.

D'HÉRICOURT seul.

Elle consent à voir mon oncle, mais sous un nom supposé!... et elle a raison, tous les efforts qu'elle ferait pour lui plaire échoueraient contre sa prévention, tandis que s'offrant à lui comme étrangère et par l'effet du hasard, d'une rencontre, son triomphe est certain. Mais, en vérité, je ne me reconnais plus; est-ce bien moi, d'Héricourt, l'homme du monde le plus léger, qui vole au-devant d'une chaîne qui doit me lier pour la vie? il n'existait peut-être qu'une seule femme capable d'opérer cette métamorphose, et mon étoile me l'a fait rencontrer... allons, le sort en est jeté.

AIR : *de M. Panseron.*

Plus de larcin, de tendre espiéglerie,
De doux projets, de malin tour,
Un dieu vengeur veut que je me marie,
Il faut que chacun ait son tour,
Le ciel veut que je me marie,
Il faut que chacun ait son tour.

Venez prendre votre revanche,
Chers rivaux, dont je fus vainqueur,
Je vous donne à tous carte blanche...
Et vous souhaite du bonheur,
Grâce, esprit, talent, modestie,
Voilà ce qui m'est destiné...
C'est risquer en une partie
Plus que je ne vous ai gagné..
Plus de larcin, etc.

Pauvres époux qui, de mes pièges,
Fûtes victimes tant de fois,
N'épargnez ruses, ni manéges,
Autant que moi soyez adroits...
La vengeance offre tant de charmes!
J'attends vos efforts réunis,
Battez-moi par mes propres armes,
Faites-moi... ce que je vous fis.
Plus de larcin, etc.

SCENE VIII.

D'HÉRICOURT, DERMONT.

DERMONT.

Ah! je te trouve enfin!

D'HERICOURT.

Quoi! c'est vous, mon oncle?

DERMONT.

Eh parbleu! quand tu n'es pas où tu devrais être, il faut bien te venir chercher où tu es. Que diable viens-tu faire ici?

D'HERICOURT.

Mais vous-même, mon oncle, qui a pu vous dire que j'y étais?

DERMONT.

Ton domestique.

D'HERICOURT, *à part.*

Et je le lui avais tant défendu.

DERMONT.

Garçon très-discret, ma foi, dont je ne saurais rien encore, sans un geste qui lui a tout-à-coup rendu la parole.

D'HERICOURT.

Je ne vois pas pourquoi il a voulu vous faire un mystère d'une promenade fort innocente.

DERMONT.

Je n'en doute pas ; mais néanmoins cette promenade a un but... et à l'embarras qu'il a manifesté sur les différentes demandes que je lui ai faites, j'ai soupçonné... Dis-moi franchement si j'ai deviné juste, j'ai soupçonné que tu convoitais à Corbeil une petite propriété dont tu ne voulais me parler qu'après l'acquisition.

D'HERICOURT.

Une propriété? (*Après un moment de réflexion.*) Eh bien! oui, mon oncle.

DERMONT.

Ah! je l'aurais parié.

D'HERICOURT.

Une propriété charmante!

DERMONT.

Et elle te coûtera...

D'HERICOURT.

Beaucoup moins quelle ne vaut.

DERMONT.

Ne vas pas te laisser tromper!

D'HERICOURT.

Oh! que non.

DERMONT.

De plus fins que toi y ont été pris ; car te connais-tu seulement en terres, en prés, en vignes, en bois ?

D'HERICOURT.

Moins que vous, sans doute, mon oncle.

DERMONT.

Et dis-moi, cette propriété, serait-elle d'un bon rapport?

D'HERICOURT.

Mais je le crois.

DERMONT.

AIR : *Haïss' les femmes qui voudra.*

En fait d'arbres, qu'y trouve-t-on.

D'HÉRICOURT.

Beaucoup de charmes.

DERMONT.

Bonne affaire !

En fruits ?

D'HÉRICOURT.

Mais en toute saison
J'en aurai, du moins je l'espère. (*bis*).

DERMONT.

Est-elle grande ?

D'HERICOURT.

Mais assez.

DERMONT.

Bon ! j'entends, c'est modeste...
Combien d'arpens ?

D'HERICOURT.

Oh ! je ne sais,
Mais un coup-d'œil céleste.. (*bis*).

DERMONT.

Ma foi, d'après ce que tu dis,
C'est un joli bien, ce me semble.

D'HERICOURT.

Il est pour moi du plus grand prix.

DERMONT.

Nous le visiterons ensemble (*bis*).

D'HERICOURT.

Ensemble?

DERMONT.

Ensemble.
Tous deux ensemble.

DERMONT.

Allons, touche-là, mon ami, je vois avec plaisir que cette affaire t'occupe plus que ce mariage dont tes lettres les venaient m'étourdir tous les mois dans le fond de la Picardie.

D'HERICOURT.

J'y tiens pourtant plus que jamais.

DERMONT.

Encore ?

D'HERICOURT.

Toujours.

DERMONT.

Malgré mes avis!

D'HERICOURT.

Ils ne m'ont pas persuadé.

DERMONT.

Malgré mon exemple!

D'HERICOURT.

Il ne m'a pas converti.

DERMONT.

Malgré mes menaces!

D'HERICOURT.

Elles ne m'ont pas fait peur.

DERMONT.

Non?

D'HERICOURT.

Non, mon cher oncle.

AIR : *Vaud. du premier prix.*

Trouvez bon qu'avec ce que j'aime,
J'ose enfin, usant de mes droits,
Suivre un exemple que vous-même
M'avez déjà donné trois fois
D'hymen convive infatigable,
Vous en parlez, ancien gourmet,
En homme qui quitte la table,
J'en parle en homme qui s'y met.

DERMONT.

Oui-dà! eh bien! monsieur, vous pouvez vous préparer à me suivre.

D'HERICOURT.

Où donc, mon oncle?

DERMONT.

En Picardie.

D'HERICOURT.

En Picardie?

DERMONT.

Où j'espère que l'absence de votre belle finira par éteindre le beau feu qui vous consume.

D'HERICOURT.

Jamais, mon oncle.

DERMONT.

C'est ce que nous verrons; en attendant, demain, je vous emmène.

D'HERICOURT.

Demain?

DERMONT.

A cinq heures du matin, nous serons en route.

D'HERICOURT, *à part.*

Aux grands moyens! c'est le seul parti qui me reste. (*D'un air contrit.*) J'en suis désolé, mon oncle, mais ce départ est désormais impossible.

DERMONT.

Oh! oh! et qui s'y opposerait?

D'HERICOURT.

Un obstacle insurmontable.

DERMONT.

Et quel est cet obstable? (*Moment de silence.*) Parlez... quel est cet obstacle?

D'HERICOURT.

Mon mariage... puisque vous me forcez à ce pénible aveu.

DERMONT.

Votre mariage !

D'HERICOURT, *avec feu.*

Je connais toute l'étendue de ma faute, mais entraîné par la fougue de l'âge, aveuglé par la violence de ma passion, et désespéré par l'opiniâtreté de vos refus...

DERMONT.

Vous auriez ôsé? non, monsieur, non, je veux bien vous rendre encore assez de justice pour vous croire capable d'une faute aussi condamnable, et si vous avez espéré par cette ruse triompher de ma résistance, je vous déclare que vous vous êtes complettement abusé.

D'HERICOURT, *à part.*

Ah ! diable !

DERMONT.

Que n'ajoutez-vous encore, connaissant ma trop grande faiblesse pour vous, qu'un enfant est venu couronner ce beau chef-d'œuvre ?

D'HERICOURT.

Un enfant ? (*A part.*) Il m'en donne lui-même l'idée.

DERMONT.

Ce dénouement-là manque à votre roman.

D'HERICOURT, *d'un air pénétré.*

Ah ! mon oncle.

DERMONT.

Eh bien ! qu'avez-vous donc ?

D'HERICOURT.

Mon oncle ! ... ne m'interrogez pas.

DERMONT.

Mais je veux savoir.

D'HERICOURT.

Adieu, mon oncle, adieu.

Il sort affectant le désespoir.

DERMONT.

En voici bien d'une autre... Que signifie ?

SCENE IX.

DERMONT, MATHURINE.

MATHURINE.

AIR : *de la Légère.*

Queu dommage! (*bis*).
Est-c' la pein' d'être en ménage?
Queu dommage
D' n'oser avouer son enfant!
Je ieux ai dit franch'ment,
Moi, morgué, ça m' désespère,
D' voir comm' çà des père et mère
Résister au cri du sang;
Quand tant d'aut', sans médisance,
Donnent leur nom hardiment
A d's enfant dont la naissance
N' l'exig' pas absolument.

Queu dommage, etc.

DERMONT, *à part.*

Un enfant qu'on n'ose pas avouer! mon drôle m'aurait-il dit vrai?

MATHURINE.

Mais n'oublions pas la commission de monsieur...

DERMONT, *la retenant.*

Un mot, ma bonne femme... à qui appartient l'enfant dont vous parliez tout-à-l'heure.

MATHURINE.

Mais dame!.. à ses père et mère apparemment.

DERMONT.

J'entends bien; mais son père et sa mère, qui sont ils?

MATHURINE.

Ah! v'là c' que je n' pouvons pas vous dire.

DERMONT.

Pourquoi?

MATHURINE.

Parce que ça m'est défendu.

DERMONT.

Par qui?

MATHURINE.

Par les parens, eux-même.

DERMONT.

Mais enfin...

MATHURINE.

Mais enfin... mais enfin... tenez, ne m' questionnez pas davantage, parce que je n' sommes déjà que trop disposée à parler.

DERMONT.

Eh bien ! ma bonne, dites moi la vérité et vous n'aurez pas à vous en repentir.

MATHURINE.

Impossible, j' n'ons eu le nourrisson qu'à condition qu' je m' tairais.

DERMONT.

Cet enfant est donc le fruit d'un mariage secret ?

MATHURINE.

Oh! tout ce qu'il y a de plus secret... ainsi...

Elle veut sortir.

DERMONT, *la retenant encore.*

Cependant ses parens viennent quelquefois le voir ?

MATHURINE.

Ah ! pour ça, oui... aujourd'hui, par exemple.

DERMONT.

Aujourd'hui ! ils sont donc ici ?

MATHURINE, *se reprenant.*

Non, non, (*à part*) Maudite langue ! (*haut*) j' dis qu'aujourd'hui ils devaient venir, c'est leur jour.

DERMONT, *à part.*

Elle se trouble!

MATHURINE.

Allons-nous-en ben vîte, car j' finirions par tout dégoiser, c'est sûr.

DERMONT.

Encore un mot et je vous laisse.

MATHURINE.

Mme. de St.-Yves m'attend.

DERMONT, *surpris.*

Que dites-vous ?

MATHURINE.

Je suis muette. *Elle sort très-vîte.*

SCENE X.

DERMONT, *seul.*

Mme. de St.-Yves! le nom lui est échappé, je n'en puis plus douter ! il est marié, et cet enfant est le sien... voilà

donc cette femme dont ses lettres ne cessaient de me vanter la raison, les principes! quelles que soient sa beauté, sa fortune et sa naissance, mon parti est bien pris.

AIR : *du Vaud. de Turenne.*

Oui, ventrebleu, je tiendrai ferme,
Dût-on m'accuser de rigueur,
Et dès ce moment je leur ferme
Ma porte, ma bourse et mon cœur.
Puisque pour votre mariage
Vous vous passez de mon aveu,
Vous saurez aussi, cher neveu
Vous passer de mon héritage.

SCENE IX.

DERMONT, BERNARD.

BERNARD, *transporté, sortant de chez la nourrice.*

Est-il blanc! est-il frais! est-il beau! le superbe garçon?

DERMONT.

A l'autre, à présent... Eh! monsieur, allez vous extâsier plus loin, je ne suis pas d'humeur...

BERNARD.

Plait-il, monsieur? ce n'est pas à vous que je parle : d'ailleurs la place est libre et je crois que je suis bien le maître... il est encore bon enfant, ce monsieur.

DERMONT.

Sortons, car ils semblent tous s'être donné le mot.

BERNARD.

Comme s'il ne m'était pas permis de me réjouir de la bonne mine de mon fils... de mon filleul.

DERMONT, *revenant.*

Vous seriez le parrain de cet enfant-là?

BERNARD.

Et pourquoi donc pas, s'il vous plaît?

DERMONT.

De cet enfant qui est là? dont je viens de voir la nourrice?..

BERNARD.

Oui, monsieur.

DERMONT.

Et vous avez osé prêter les mains... fi!

BERNARD.

Comment! fi?..

DERMONT.

C'est encourager l'oubli des devoirs, des convenances, de tous les principes.

BERNARD.

Bah !

DERMONT.

Savez vous à qui il est, cet enfant-là ?

BERNARD.

Mais, je m'en flatte.

DERMONT.

Connaissez-vous son père ?

BERNARD.

Je vous prie de le croire.

DERMONT.

Et moi aussi, je le connais.

BERNARD.

C'est possible. (*à part*) Je ne me rappèle pourtant pas avoir vu cette figure-là.

DERMONT.

Et je m'étonne qu'un homme honnête ait pu...

BERNARD.

Honnête... certainement je suis honnête, mais qu'a donc cet enfant de si extraordinaire, de si?..

DERMONT.

Il a,.. il a!.. qu'il est le fruit d'une union condamnable, illicite...

BERNARD.

Illicite !

DERMONT.

Oui, monsieur, formée à mon inçu.

BERNARD.

Mais je ne vois pas qu'on ait eu besoin...

DERMONT.

En un mot, c'est l'enfant de mon neveu.

BERNARD.

De votre?.. ah! pas de mauvaise plaisanterie, s'il vous plaît.

DERMONT.

Eh! Monsieur, jamais je n'ai été moins en train de plaisanter.

BERNARD.

Et qui s'est permis de vous faire un pareil conte?

DERMONT.

Plût au ciel que c'en fût un; mais c'est mon neveu lui-même, qui vient de me faire l'aveu de sa faute.

BERNARD.

Oh! par exemple... et où cela, s'il vous plaît?

DERMONT.

Ici.

BERNARD.

Ici?

DERMONT.

Ici même, il n'y a qu'un instant; vous voyez que le doute ne m'est plus permis.

BERNARD, *à part.*

Les bras m'en tombent. Quoi! cet enfant que je viens de presser si tendrement dans mes bras, serait...

DERMONT.

Comme parrain, vous devez connaître la mère?

BERNARD, *sans entendre.*

Ne serait pas!

DERMONT.

Quelle espèce de femme, est-ce? hein?..

BERNARD.

Qui?

DERMONT.

La mère?

BERNARD.

La mère!

DERMONT.

Oui.

BERNARD, *à part.*

Quelle position. (*haut*) Mais c'est une femme...

DERMONT.

Comme on en voit tant, je gage.

BERNARD, *entendant parler sa femme dans la ferme.*

Tenez, la voilà qui vient... elle vous répondra elle-même. Avant d'éclater contre elle, c'est au jeune homme que je veux avoir à faire, et s'il est vrai qu'il m'ait outragé à ce point, malheur à... ma femme.

Il va par distraction, pour entrer chez Mathurine et en voyant sortir sa femme, il recule avec horreur. Il sort de l'autre côté.

SCENE XII.

DERMONT, Mme BERNARD, *sortant de chez Mathurine.*

DERMONT.

Comment! c'est là la femme dont il est si fier!

Mme BERNARD, *voyant son époux sortir.*

M. Bernard, M. Bernard?.. où court-il donc si vîte? voilà bientôt le moment de monter en voiture.

DERMONT.

Un instant, un instant, Madame, avant de remonter en voiture, nous avons une petite explication à avoir ensemble.

Mme BERNARD.

Ensemble? monsieur, vous vous méprenez, je ne vous connais pas.

DERMONT.

Cela se peut, je ne fais que d'arriver et j'en apprends déjà de belles sur votre compte.

Mme BERNARD.

Sur mon compte?

AIR : *Duo de Marianne.*

Monsieur, qu'ai-je fait qui m'attire
De vous un compliment si doux?
Contre moi qu'a-t-on pu vous dire?

DERMONT.

Ah! vraiment j'en rougis pour vous.

Mad. BERNARD.

Monsieur, respectez une femme,
Dont jamais on ne s'est moqué.

DERMONT.

Ce ton peut vous blesser, madame,
Mais pourquoi l'avoir provoqué?

Mad. BERNARD.

Qu'est-ce à dire? O ciel! quelle injure!
Mais on saura bien m'en venger.
Et pour la rendre encor plus dure,
Elle me vient d'un étranger.

DERMONT.

C'est moi seul ici, je vous jure,
Que l'on n'a pas craint d'outrager.

MAD. [illegible]

Elle me vient d'un étranger

Ensemble DELMONT

Je ne suis pas un étranger

Pensez-vous que ce mariage.

MAD. [illegible]

Quel mariage ?

DELMONT

[illegible] sais tout

MAD. [illegible] *à part*

[illegible] sait tout

Haut Je suis demoiselle et fort sage

Pour telle on me connaît partout

DELMONT

Voyez donc quelle audace extrême,

Quand son mari [illegible]

[illegible]

[illegible]

MAD. [illegible]

Vraiment, ma surprise est extrême

à part Mon cher époux [illegible]

DELMONT

[illegible]

MAD. [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

DELMONT

[illegible]

[illegible]

[illegible]

MAD. [illegible] *à part*

[illegible]

Mon [illegible]

DELMONT

[illegible]

Ce mariage [illegible]

MAD. [illegible]

Mais [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

DELMONT

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Mad. BERNARD.

Je parle (*fois*) fort bien, dieu merci,
Je parle mieux que vous, mieux que vous, dieu merci.

DERMONT, *ironiquement.*

Mon neveu, j'en conviens ici,
A dans son choix bien réussi.
Oser me méconnaître ainsi !

Mme. BERNARD.

Madame Bernard sort furieuse d'un côté, et d'Hericourt entre de l'autre.

SCENE XIII.

DERMONT, D'HERICOURT.

D'HERICOURT, *entrant timidement.*

Vous voilà, j'espere, plus calme mon oncle, et je puis approcher.

DERMONT.

Plus calme, plus furieux que jamais. Me direz-vous encore que Mlle de St.-Yves est la perle de son sexe ?

D'HERICOURT.

Oui, mon oncle.

DERMONT.

Un modele de grâces ?

D'HERICOURT.

Oui, mon oncle.

DERMONT.

De vertus, de talens ?

D'HERICOURT.

Oui, mon oncle.

DERMONT.

Taisez-vous, monsieur... Je l'ai vue ainsi que le parrain de votre enfant.

D'HERICOURT.

Le parrain de mon enfant.

DERMONT.

Oui, monsieur, le parrain de votre enfant.

D'HERICOURT, *à part.*

Je ne le croyais pas encore baptisé.

DERMONT.

Allez-vous encore me dire que nous ne sommes pas ici chez la nourrice ? hein ?

D'HERICOURT.

Chez la nourrice? (*à part*) il prend Mathurine.... si je profitais!..

DERMONT.

Vous voilà confondu.

D'HERICOURT, *à part.*

Elle ne refusera pas de se prêter à cette ruse innocente... et peut être...

DERMONT.

Ainsi, monsieur, puisque vous n'avez pas craint d'oublier à ce point vos devoirs et ma tendresse, dès ce moment je vous quitte et je vous fais un éternel adieu.

D'HERICOURT.

Vous, mon oncle, je connais mieux votre cœur que vous même, vous la verrez encore, vous l'entendrez, c'est la dernière grâce que je vous demande.

DERMONT.

Non, monsieur, non, laissez-moi.

On entend une ritournelle de harpe dans le pavillon.

D'HERICOURT, *à part.*

Elle me tient parole, courons chez Mathurine.

Il entre chez Mathurine.

SCÈNE XIV.

DERMONT, CLARISSE, *ouvrant la fenêtre de son pavillon et regardant où est M. Dermont.*

CLARISSE.

Il est là... soyons aimable, puisque d'Héricourt le veut, et tentons la conquête de mon implacable ennemi...

AIR : *de l'invitation à la Walse.* (Par M. Amédée Beauplan.) (*)

Trop long-tems (*bis*) vous m'avez su plaire,
Vains plaisirs (*bis*) qu'à Paris j'ai connus.
Que j'aime à voir cette danse légère,
Qui tous les soirs ici sur la fougère,
A la gaîté de la simple bergère,
Vient ajouter une grâce de plus!
Là, là, là, etc.
Du tambourin, du galoubet champêtre,
Le son joyeux vient animer ses pas.
Là, là, là, etc.

(*) Ce morceau de chant peut être remplacé par un plus brillant, si la voix de l'actrice chargée du rôle de Clarisse le lui permet.

Après ce plaisir plein d'appas,
Qui ne meurt que pour mieux renaître,
Un plus tendre l'attend peut être.
Là, là, là, etc.
Trop long-tems, etc.

DERMONT.

Quel doux attrait vient soudain me distraire,
De mes regrets désormais superflus?
Charme des arts, la peine doit se taire,
Quand ton pouvoir parle à nos sens émus.

DERMONT.

Jamais cette aimable distraction ne pouvait venir plus à propos.

CLARISSE, *ouvrant la porte du pavillon.*

Achevons sa conversion.

DERMONT.

La porte s'ouvre.

CLARISSE, *un livre à la main et feignant la surprise.*

Ah!

DERMONT.

Ne craignez rien, madame, et permettez-moi de vous remercier de l'aimable passe-temps que vous venez de me procurer, j'en avais grand besoin.

CLARISSE.

Vous m'avez entendue, monsieur, je l'ignorais, sans cela...

DERMONT.

Ah! vous m'auriez privé d'un bien grand plaisir.

CLARISSE.

La musique et la peinture sont les seuls délassemens qui me soient permis dans cette solitude.

DERMONT.

Musicienne et peintre!

CLARISSE.

Oui, c'est à ces deux occupations que je dois le bonheur d'oublier quelquefois que je suis seule au monde; mais de quoi vais-je vous entretenir? Pardonnez-moi, monsieur, et permettez... (*Elle feint de vouloir sortir.*)

DERMONT.

Non pas, non pas, madame, continuez; votre premier aspect inspire un intérêt que double à chaque instant le charme de votre conversation... Ne disiez-vous pas que vous étiez seule au monde?

CLARISSE.

Oui, monsieur, depuis mon veuvage.

DERMONT.

Vous seriez déjà veuve ?

CLARISSE.

AIR : *Ah ! si madame me voyait.*

Un oncle, le meilleur de tous,
Me chérissant comme sa fille,
A dix-huit ans, et presque sans famille,
Vint me proposer un époux, (*bis.*)
Je formaii par obéissance
Un nœud contraire à mon espoir.

DERMONT.

Votre bonheur en fut la récompense.

CLARISSE.

Non, mais j'avais fait mon devoir.

Elle sourit malignement.

DERMONT.

Eh bien ! madame, croiriez-vous que j'ai un neveu, qui sans respect, sans égard pour les conseils, pour l'expérience d'un oncle aussi tendre que le vôtre, qui lui avait servi de père, n'a pas craint de contracter un mariage secret dont je viens d'apprendre la nouvelle ce matin même.

CLARISSE.

Un mariage secret !

DERMONT.

Oui, madame.

CLARISSE, *à part.*

Allons, il l'avait mis dans sa tête.

DERMONT.

Que pensez-vous d'une telle conduite ?

CLARISSE.

Je la trouve très-inconvenante et je la désapprouve entièrement ; mais les qualités de la femme qu'il a choisie, ne plaident-elles pas un peu en faveur du coupable ?

DERMONT.

Eh ! madame, malheureusement, c'est un choix dont mon amour propre est encore plus blessé que ma tendresse. Ni grâces, ni esprit, ni figure.

CLARISSE.

Le portrait n'est pas flatteur.

DERMONT.

Il n'est que trop fidèle.

CLARISSE, *à part.*

Qui donc a-t-il vu? il y a quelque méprise. (*haut.*) Je suis étonnée...

DERMONT.

La sottise de mon neveu vous surprendrait bien davantage, si vous le connaissiez. Un jeune homme charmant, fait pour aspirer aux partis les plus brillans, les plus honorables!

CLARISSE.

Mais peut-être auriez-vous pu prévenir sa faute, en le guidant vous-même dans le choix d'une compagne.

DERMONT.

Eh! madame, j'y ai été trompé trois fois pour mon propre compte.

CLARISSE.

Trois fois!... c'est avoir du malheur... et je devine... vous avez craint pour votre neveu cette espèce de fatalité; mais toutes les femmes ne se ressemblent pas, et il est peut-être quelques exceptions.

DERMONT.

Vous me le trouvez, madame.

CLARISSE, *à part.*

Cela ne commence pas mal.

DERMONT.

Mais aller choisir une femme qui forme avec vous un contraste!..

CLARISSE.

Vous me flattez, monsieur.

DERMONT.

Je suis juste, madame... Ah! le traître!

Air : *Vaud. du jaloux malade.*

Corbleu, je veux que l'on m'assomme,
S'il touche un écu de mon bien.

CLARISSE.

Eh! mais à ce pauvre jeune homme,
Monsieur, vous en voulez donc bien?

DERMONT.

A tel point que, malgré mon âge,
Je risquerais encor les nœuds
D'un quatrième mariage !
Jugez si je suis furieux !

CLARISSE.

Je conçois votre mécontentement; mais on vient de ce côté, les peines du cœur craignent la présence des indifférens, et ne veulent être confiées qu'à des personnes capables de les sentir et de les partager; si j'osais vous proposer d'entrer un instant dans mon modeste ermitage...

DERMONT.

Ah! madame, vous prévenez mes désirs, et j'accepte avec empressement une offre qui me promet une diversion si douce à mes peines.

CLARISSE.

Puissé-je vous les faire oublier !

DERMONT, *entrant*.

On n'est pas plus aimable.

CLARISSE.

Je le tiens !

SCÈNE XV.

MATHURINE, D'HÉRICOURT.

MATHURINE, *voyant Dermont avec Clarisse*.

Venez donc vîte, venez donc voir, tenez.

D'HERICOURT.

Mon oncle chez Mme de Saint-Ives.

MATHURINE.

Est-ce bon signe, ça, hein ?

D'HERICOURT.

Je voudrais bien savoir ce qui se passe là-dedans. Si je pouvais entendre...

MATHURINE.

Ecoutons. (*Ils approchent tous deux de la porte, et écoutent.*)

SCENE XVI.

Les Mêmes, *écoutant*, **M. et Mme BERNARD.**

Mme BERNARD.

Vous voyez donc bien que c'est un mal-entendu, puisqu'il m'a prise pour la femme de son neveu.

M. BERNARD.

Tu as raison, mille fois raison...

Mme BERNARD.

Vous ne m'en avez pas moins soupçonnée.

M. BERNARD.

Pardonne-moi, et faisons la paix.
(*Il l'embrasse après quelques difficultés.*)

D'HERICOURT.

Je n'entends rien... n'importe, voilà qui est bien convenu

MATHURINE.

C'est dit, vous êtes le père de mon nourrisson.

M. BERNARD, *stupéfait*.

Hein !

D'HERICOURT.

Je viens le voir tous les huit jours, et je l'aime...

MATHURINE.

Dame, comme on aime son fils.

M. et Mme BERNARD.

Est-il possible !

Air : *Du déjeûner j'entends l'heure qui m'apèle.*

Qu'ai-je entendu ?
Ah ! j'étouffe de colère ;
Qu'ai-je entendu ?
Qui s'y serait attendu ?

Mad. BERNARD, *à Mathurine*.

Monsieur, dites-vous, est le père
De l'enfant que vous nourrissez.

MATHURINE, *à voix basse*.

J'allons vous raconter l'affaire.

M. BERNARD.

Eh ! morbleu, j'en sais bien assez.

Qu'ai-je entendu,
Ah ! j'étouffe de colère,

MATHURINE et D'HERICOURT.

Calmez donc cette colère,
Ce n'est qu'un mal-entendu.

M. et Mad. BERNARD.

Qu'ai-je entendu,
Qui s'y serait attendu.

BERNARD, *à sa femme.*

J'espère que la chose est claire.

Mad. BERNARD.

Vraiment, vous le mériteriez.

MATHURINE.

N' vous qu'rellez pas de c'te manière,
Ou l'on verra qu' vous ê'ts mariés.

M. et Mad. BERNARD.

Qu'ai-je entendu !
Oh ! j'étouffe de colère.

D'HERICOURT et MATHURINE.

Calmez donc cette colère.

M. et Mad. BERNARD.

Qu'ai-je entendu ?
Qui s'y serait attendu ?

D'HERICOURT et MATHURINE.

Ce n'est qu'un mal-entendu.

D'HERICOURT.

J'entends mon oncle, éloignons-nous, et laissez-moi vous mettre au fait de ce que vous aurez à faire.

M. BERNARD.

Je le sais, monsieur, ce que j'ai à faire.

Mme BERNARD, *à son mari.*

Si vous dites un mot, prenez garde à vous.

M. BERNARD.

Ma foi, madame, je ne vois pas ce que j'ai à craindre à présent.

MATHURINE, *les poussant vers le fond du théâtre.*

Les v'là, les v'là, eh ! vîte...

Pendant ce que disent Dermont et Clarisse, Mathurine et d'Héricourt parlent bas à M. et Mme Bernard.

SCENE XVII.

Les Mêmes, DERMONT, CLARISSE.

DERMONT.

L'heure m'appèle, madame, je suis forcé de vous quitter... Ah! pourquoi la femme de mon neveu n'a-t-elle pas la centième partie de vos qualités, de vos talens?

CLARISSE.

Mais, êtes vous bien sûr qu'il soit marié? ne serait-ce pas une ruse adroite pour vous amener à un consentement?

M. DERMONT.

Je l'avais cru d'abord; mais j'ai vu la femme, j'ai vu le parrain, j'ai vu la nourrice, il n'y a que l'enfant qu'on n'a pas encore osé me présenter.

MATHURINE, *accourant.*

Si c' n'est qu'ça, j'm'en vais vous l' chercher... monsieur, il est là..

BERNARD, *s'échappant.*

Non pas, non pas, n'en croyez rien, c'est mon enfant propre... c'est moi seul qui suis son père, ma femme vous dira que non, mais ne l'écoutez pas. (*A Mme Bernard et aux autres qui lui font des signes.*) Ah! il n'y a pas de signes qui tiennent!

DERMONT.

D'Héricourt, que signifie ce que j'apprends là?

D'HERICOURT.

Cela signifie, mon oncle, ce que vous sauriez depuis long-temps, si vous aviez voulu me permettre de vous présenter celle sans laquelle désormais je ne pourrai vivre.

DERMONT, *montrant Mad. Bernard.*

Ce n'est donc pas madame?

D'HERICOURT, *éclatant de rire.*

Madame, ha! ha! ha!

BERNARD.

Eh bien! qu'est-ce qu'il a donc? ce monsieur?

D'HERICOURT, *bas à son oncle.*

Je conçois maintenant votre colère, ah!

BERNARD, *le contrefaisant.*

Ha! ha! ha! madame en vaut bien une autre, monsieur, et je ne souffrirai pas...

Mme BERNARD.

Allons, faites-vous une affaire, voilà ce que vous aurez gagné à vous faire connaître.

BERNARD.

Non; mais c'est que...

CLARISSE.

Daignez m'entendre, votre neveu est bien coupable sans doute.

Air : *Le beau lycas aimait Thémire.* (des artistes par occasion.)

Il s'est cru sûr de la victoire,
En feignant un hymen secret.
Mais comment avez-vous pu croire
Qu'il vous eut causé ce regret?
Non, il en était incapable...
Si pourtant d'un choix plus aimable,
Pour prix de sa docilité
Vous lui laissiez la liberté,
Ce qui n'est encor qu'une fable,
Serait bientôt la vérité. (*bis.*)

DERMONT, *à part.*

Oui-dà! je commence à croire mon neveu moins extravagant qu'il ne me l'avait paru d'abord...

BERNARD, *à sa femme.*

Nous le ferons vacciner.

D'HERICOURT.

Même air.

Au risque de votre colère,
Je ne m'étais fait que mari,
C'est vous seul qui m'aviez fait père,
Par une erreur qui m'a servi,
Puisque cette erreur favorable,
A vos yeux m'a rendu coupable,
J'abjure la paternité,
Mais si j'en crois votre bonté,
Ce qui n'est encor qu'une fable
Sera plus tard la vérité. (*bis.*)

DERMONT.

Allons, encore un oncle berné!

BERNARD, *qui est censé regarder l'enfant sur la porte de la ferme.*

C'est étonnnant, comme il me ressemble !

MATHURINE, *à Dermont.*

Ma foi, monsieur, qu'on vous attrape toujours de même.. Une nièce jolie, riche et sage, ne vous v'là-t-il pas bien à plaindre !

DERMONT.

Comment ! Mathurine s'intéresse aussi ?

MATHURINE.

Au mariage de ces jeunes gens, oui, monsieur, parce que j' n'ons rien tant à cœur que de voir ma chère Clarisse heureuse.

DERMONT.

Allons, je pourrais bien encore vous faire acheter mon consentement par quelques reproches assez mérités; mais j'aurais mauvaise grâce à résister plus long-temps, et la seule condition que je mets à ton mariage, c'est que dans un an, tu sois père pour ton propre compte.

D'HERICOURT.

Je m'y engage.

BERNARD.

Au reste, père ou non, ne comptez toujours plus sur moi.

VAUDEVILLE.

Air : *Pour que je suis original.* (de Julien.)

D'HERICOURT.

Peut-être une critique austère
Blamera l'emprunt que j'ai fait,
Mais tout s'emprunte sur la terre,
Du plus riche au plus mince effet.
Que de gens seraient peu de chose
Sans le nom qu'ils ont emprunté.
Et combien en vers comme en prose
De père sans paternité!

DERMONT.

D'un certain pamphlet anonyme
On vantait la maligne aigreur.
Préférant l'éclat à l'estime,
Un fat s'en déclare l'auteur;
Mais bientôt du plus sot des rôles
Notre juvenal dégoûté,
Reçoit, hélas ! sur ses épaules
Le prix de sa paternité.

MATHURINE.

Colas, au bout d'un an d' voyage,
De r'tour chez lui, trouve un marmot,
Joyeux, il embrass' son image,
Qui pleure et s'enfuit aussitôt;
Mais l' lend'main, un jeun' militaire,
Par l'enfant carressé, flatté,
Lui prouva qu'il n'en était guère
Qu' pour un jour de paternité.

Mad. BERNARD

Un poltron qu'un jour on défie,
Pour prix de ses airs insolens,
Dit pour ne pas risquer sa vie
Qu'il est père de quatre enfans,
Par intérêt pour sa famille,
Du cartel il est exempté,
Et sans avoir garcon, ni fille,
Il bénit sa paternité.

M. BERNARD.

Quand du fruit de notre hyménée,
Demain le bruit se répandra,
C'est à qui, toute la journée,
Me saluera, m'embrassera;
Tu ne croirais jamais, je gage,
Me diront-ils, l'œil humecté,
La part que tout le voisinage
A prise a ta paternité.

CLARISSE, *au Public.*

Les deux auteurs de cet ouvrage
Se sont flattés jusqu'à présent,
Que vos mains, des coups de l'orage,
Garantiraient leur faible enfant.
A leurs vœux seriez-vous contraires?
Ah! n'ayez pas la cruauté
De ne donner à nos deux pères
Qu'une heure de paternité.

FIN.


GAYLAMOUNT
PAMPHLET BINDER
Manufactured by
GAYLORD BROS. Inc.
Syracuse, N. Y.
Stockton, Calif.

